

die Unfähigkeit des Beschwerdeführers zur selbständigen Verwaltung eines Vermögens von wenigen Tausend Franken ergeben würde. Insbesondere ist nicht etwa festgestellt, daß er ein gewohnheitsmäßiger Trinker sei. Der Regierungsrat konstatiert zwar das Vorhandensein von Bescheinigungen, gemäß welchen der Rekurrent „schon seit Jahren mehr oder weniger dem Trunke ergeben ist, oft „in betrunkenem Zustande nach Hause kam und einmal in einem „Zustand von Trunkenheit gesehen wurde, daß derselbe nicht mehr „aufrecht auf seinem Fuhrwerk sitzen konnte“. Wird indessen diese Feststellung an Hand der dem Regierungsrat vorgelegenen Bescheinigungen interpretiert, so ergibt sich, daß der dem Rekurrenten gemachte Vorwurf, er sei oft in betrunkenem Zustande nach Hause gekommen, sich ausschließlich auf die Zeit vor seiner Verheiratung bezieht, daß er dagegen in den zwei Jahren seines Ehestandes, die doch in erster Linie für die Beurteilung seines mutmaßlichen zukünftigen Verhaltens in Betracht kommen, nur einmal in betrunkenem Zustande gesehen wurde und außerdem bloß bei einer besonderen Gelegenheit (glückliche Geburt eines Kindes) „genug getrunken“ haben soll, so daß also von einer eigentlichen Trunksucht hier nicht gesprochen werden kann.

Im übrigen ist nicht festgestellt und nach Lage der Akten auch sonst nicht anzunehmen, daß der Beschwerdeführer im Zustande der Trunkenheit irgend einmal einen Akt unvernuünftiger Vermögensverwaltung vorgenommen habe, wogegen er übrigens in Zukunft durch Art. 16 ZGB geschützt wäre, oder daß er je eine Disposition zur Verschwendung an den Tag gelegt habe. Ohne irgendwelche positive Tatsachen aber, aus denen sich eine relative Unfähigkeit zur Beforgung der eigenen Angelegenheiten und eine Gefahr der Verarmung ergibt, kann eine Beistandschaft nach Art. 395 ZGB nicht angeordnet werden.

Demnach hat das Bundesgericht
erkannt:

Die Beschwerde wird gutgeheißen und die über den Beschwerdeführer verhängte Beistandschaft bezw. „Beiratschaft“ aufgehoben.

67. Arrêt de la II^e section civile du 6 novembre 1912
dans la cause **Anex, dem. et rec., contre Anex, déf. et int.**

(CCS. art. 156). Attribution des enfants après divorce.

Le juge peut confier l'enfant issu du mariage à l'époux contre lequel le divorce a été prononcé pour cause d'adultère.

A. — Charles-François Anex a épousé le 5 octobre 1901, à Morges, Augustine Perriraz. De ce mariage est née le 9 juillet 1902 une fille, Marguerite-Rose-Augustine, actuellement vivante.

Par exploit du 4 mars 1911, Charles-François Anex a introduit contre sa femme une action en divorce et a demandé que la garde de l'enfant lui fût confiée. Le demandeur allègue que sa femme a entretenu et entretient des relations adultères avec un sieur C.

La défenderesse a conclu à libération, et reconventionnellement elle a demandé que le divorce fut prononcé aux torts de son mari et que la garde de l'enfant lui fût attribuée.

B. — Le Tribunal civil du district de Morges a, par jugement du 5 septembre 1912, prononcé le divorce des époux Anex aux torts de la défenderesse en vertu de l'art. 137 CCS. Le Tribunal a fixé à un an le délai pendant lequel la défenderesse ne pourra se remarier; il a confié l'enfant à la garde de la mère, le demandeur devant payer à celle-ci la somme de 20 fr. par mois à titre de contribution aux frais d'entretien de sa fille jusqu'au jour où l'enfant aura atteint l'âge de 16 ans révolus.

C. — Le demandeur a formé en temps utile auprès du Tribunal fédéral un recours en réforme contre ce jugement dans la mesure où il ne lui a pas attribué la garde de l'enfant. En conséquence, le recourant conclut à ce que, les conclusions reconventionnelles de la défenderesse étant écartées, l'enfant lui soit confié pour son entretien et son éducation.

D. — L'intimée a conclu au rejet du recours et à la confirmation du jugement attaqué.

Statuant sur ces faits et considérant en droit:

La seule question qui se pose est de savoir si la garde de l'enfant peut et doit être confiée à la défenderesse bien

que le divorce ait été prononcé contre elle pour cause d'adultère (art. 137 CCS.).

L'instance cantonale constate en fait, d'une façon qui lie le Tribunal fédéral, que, malgré sa conduite répréhensible vis-à-vis de son mari, la défenderesse « a toujours bien élevé son enfant », que celle-ci « ne manque de rien chez sa mère » à laquelle elle « témoigne beaucoup d'affection ».

Le Tribunal fédéral ignore, par contre, si le demandeur, lui, est en mesure de donner à son enfant, les soins nécessaires à une fillette d'environ dix ans. Le dossier ne fournit aucun renseignement à cet égard.

En droit, le Tribunal de Morges a admis que l'intérêt de l'enfant devait être pris en considération et que, dès lors, il fallait confier la garde de l'enfant à la mère. Ce prononcé, justifié par les circonstances, ne viole point les normes du droit fédéral. L'art. 156 CCS. n'impose aucune règle rigide au juge; il lui confère, au contraire, un pouvoir d'appréciation très étendu dans ce domaine où l'intérêt de l'enfant doit être pris surtout en considération (cf. arrêt rendu par le Tribunal fédéral le 24 octobre 1912 dans la cause en divorce des époux Padey; voir aussi *Praxis des Bundesgerichts I*, p. 497 cons. 3.; *RosSEL I*, p. 225 et suiv.; *GMÜR*, note 10 sur art. 156).

Dans ces conditions, l'attribution de la petite Marguerite à sa mère apparaît en l'espèce comme inattaquable en fait et en droit bien que le divorce ait été prononcé aux torts de la défenderesse.

Au reste, l'attribution de la garde de l'enfant à la mère n'a pas le caractère d'une mesure immuable; le père conserve la faculté d'en demander la modification dans le cas où la situation viendrait à changer.

Par ces motifs,

le Tribunal fédéral
prononce:

Le recours est écarté et le jugement rendu le 5 septembre 1912 par le Tribunal civil du district de Morges est confirmé.

68. *Arteil der II. Zivilabteilung vom 20. November 1912* in Sachen *Blattmann gegen Schwyz*.

Vormundschaft: Schulden sind für den Nachweis der Misswirtschaft im Sinne des Art. 370 ZGB nur schlüssig, wenn sie leichtsinnig eingegangen wurden. Die Bevormundung kann nicht als vorsorgliche Massregel gegen die Gefahr zukünftiger Nichterfüllung von obligatorischen Pflichten ausgesprochen werden.

A. — Die Beschwerdeführerin wurde unter der Herrschaft des kantonalen Rechtes (wann ist nicht ersichtlich) von ihrer Heimatgemeinde Oberägeri „außerordentlich“ bevormundet, mit Rücksicht auf den Konkurs ihres Ehemannes, der in Altdorf ausgesprochen worden war und „daher rührende Verlustscheine“. § 80 des zugerischen privatrechtlichen Gesetzbuches sieht die außerordentliche Vormundschaft vor in allen Fällen, wo aus besonderen Gründen die Vormundschaft des Ehemannes über die Frau nicht ausreicht oder auffallend vernachlässigt und ein besonderer Schutz notwendig wird. Infolge Domizilwechsels ging diese Vormundschaft auf die Behörde des neuen Wohnortes Rüpnacht (Kt. Schwyz) über.

B. — Bei dieser Behörde verlangte die Beklagte im Juli 1912 Aufhebung der Vormundschaft, da ein Bevormundungsgrund nicht bestehe. Der Bezirksrat Rüpnacht und der Regierungsrat von Schwyz wiesen das Begehren ab, weil Gefahr bestehe, daß die Beschwerdeführerin durch die Art und Weise ihrer Vermögensverwaltung sich und ihre Familie einem Notstande oder der Verarmung aussetze und zu ihrem Schutz des Beistandes bedürfe. Sie berufen sich für diese Annahme darauf, daß die Beschwerdeführerin nach Dijon weggezogen sei und ihre drei Kinder der heimatlichen Armenanstalt überlassen habe, ohne an ihren Unterhalt etwas beizusteuern, sowie darauf, daß sie für eine Schuld von 532 Fr. betrieben worden sei, deren Begleichung aus einem ihr angefallenen Erbvermögen stattgefunden habe.

C. — Gegen den Entscheid des Regierungsrates von Schwyz vom 9. September 1912, mitgeteilt den 13. September 1912, hat die Beschwerdeführerin am 1. Oktober 1912 die zivilrechtliche Beschwerde an das Bundesgericht ergriffen, mit dem Antrag auf Aufhebung der Vormundschaft. Sie bestreitet das Vorliegen eines Vormund-